

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50
Six mois 0.25
Un numéro .. . 10

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS

ANNONCES :

Par ligne
Première insertion, 10c
Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague." — BOIS L'EAU

Vol. II.

H. BERTHELOT - - - Rédacteur.

No. 4.

FEUILLETON.

LE PREBENDIER.

Une dizaine d'années avant la Révolution, le château de Mondésir, ancien manoir de l'élection de Villefranche en Rouergue, était dans un état d'abandon et de délabrement formant un pénible contraste avec les sites riants qui l'entouraient de toutes parts. Un manteau de lierre et de ronces voilait à peine les lézardes de ses murs inégaux ; des merisiers, semés par le vent, croissaient çà et là dans les angles ébréchés et jusque sur la faite des tours en ruines ; une ou deux croisées seulement conservaient encore des contrevents, dont les planches disjointes échappaient aux pentures, et l'herbe, l'ortie, la bardane à tête fibreuse avaient conquis fièrement les cours, où un étroit passage conduisait au perron, également envahi par les plantes grimpanes.

A l'époque dont nous parlons, ces ruines féodales n'avaient que deux habitants : un enfant et une vieille femme. L'enfant était le dernier rejeton de l'illustre famille, propriétaire de ce domaine : la vieille femme, la seule servante que n'eût point chassée la mauvaise fortune. Ruiné de bonne heure par le luxe, le jeu et les dissipations de Versailles, le comte de Mondésir avait quitté ce château depuis seize ans avec son fils aîné, et s'était mis à courir le monde, se souciant comme d'un bouton de ce qu'il laissait derrière lui. Abandonné durement avec un enfant au berceau, sa femme mourut de chagrin en voyant venir la misère. Tous ses domestiques l'avaient quittée, et il ne restait à son chevet, quand elle s'éteignit, que sa nourrice fidèle, à qui elle ne cessa, tant qu'elle put parler, de recommander son enfant.

Heureusement ce vœu suprême tombait dans un bon cœur. Sous la rusticité de ses manières, Germaine cachait une nature excellente, aussi tendre que franche, aussi dévoué qu'énergique. Avec l'abnégation et l'empressement des grandes âmes, elle accepta la tâche qui lui était léguée et la remplît comme l'espérait sa maîtresse mourante. Pendant seize ans elle fut la mère, la bienfaitrice et la servante de

l'orphelin. Ce fut à force de soins qu'elle le sauva, car il semblait, tant il était frêle et délicat, n'avoir plus que le souffle et ce ne fut qu'à force de privation et de travail qu'il le parvint à l'élever. Aussi aimant et doux comme sa mère, dont il reproduisait trait pour trait la belle et touchante physionomie, Louis de Mondésir adorait Germaine, et se trouvait plus heureux dans ce château en ruines, avec la vieille paysanne, que le dauphin à Trianon.

Son plus grand bonheur, quand il avait pris des leçons que venait lui donner deux fois par jour un digne prieur du voisinage, était de cultiver des fleurs sur la plate-forme méridional du château, transformée en parterre, et d'écouter pendant ce temps Germaine, qui, tout en filant au soleil, lui parlait de sa mère.

Assise, comme de coutume, au pied d'un vieux tilleul, dont les racines vigoureuses plongeaient dans les débris du rempart, et qui ombrageait tout un coin de sa plate-forme, Germaine racontait un jour, pour la vingtième fois, à son enfant le mariage et l'arrivée de la comtesse dans ces tourelles, lorsque le récit de la servante et son rouet s'arrêtèrent en même temps. Surpris de cette interruption, l'adolescent releva sa jolie tête blonde inondée de sueur, et vit Germaine debout, pâle, immobile et comme pétrifiée de colère et d'effroi.

Avant qu'il pût lui demander la cause de ce trouble, elle étendit sa main sèche et crispée vers la route de Rhodéz, et dit d'une voix rauque :

— Là, là, regarde !

— Je ne vois, répondit Louis au bout d'un instant, que des cavaliers de bonne mine qui viennent en bel équipage visiter le château sans doute, et ne doivent pas s'effrayer.

— Ah ! pauvre enfant, si tu savais quels sont ces étrangers !.....

— Que nous importe ? ils ne peuvent avoir dessein de te faire du mal.

— Louis, mon enfant chéri, dit-elle en l'embrassant avec passion, Dieu te protège et te soutienne !

— Qui est-ce donc, Germaine ? Tes larmes me font peur.

— Ton père ! dit elle à voix basse, en détournant les yeux.

— Mon père !..

— Avec son fils aîné ! Courage, Louis, courage !

— Pourquoi ?

— Parce que tous les jours où il vient sont des jours de malheur ; parce qu'il n'a jamais passé le seuil de ce château sans nous porter le deuil, les sanglots et l'angoisse ! parce que je me rappelle la terreur de ta mère toute les fois qu'elle entendait les pas de son cheval. Hélas ! hélas ! elle est morte martyre, mais sa dernière crainte ne se réalisera pas ! Oui, madame ! s'écria la vieille servante en redressant sa haute taille et se tournant les deux mains croisées sur son cœur vers l'antique chapelle, encore plus délabrée que le donjon, oui, je tiendrai tout ce que j'ai promis. Ne tremblez pas dans votre tombe ; Germaine mourra s'il le faut pour défendre l'enfant !..

— Mais, demanda Louis timidement, il est donc terrible, mon père, que l'idée seule de le voir ici l'ait pâlie à ce point ?..

— Va mon fils, répondit Germaine sans paraître l'avoir entendu, va mettre en courant la veste des dimanches et ton habit de soie. Qu'il ne te trouve point dans ce costume, ou nous serions perdus.

Le jeune Louis rabattit lentement et en ce silence les manches de sa chemise, puis, serrant tout à coup la main de la vieille servante :

— Germaine dit-il d'une voix émue, quoi qu'il arrive, jure de me rester fidèle ; moi, je ne te quitterai pas !

— Germaine, répondit en le saisissant dans ses bras et le couvrant de baisers et de pleurs. Quelques instants après, redevenu maître-se d'elle même et armée de cette fermeté froide, de cette inflexibilité de caractère qu'exprimait son visage pâle et fortement marqué de petite vérole, elle allait recevoir à la grande porte le comte de Mondésir.

Celui-ci ne paraissait pas s'attendre à cette rencontre, car il tressaillit de surprise en apercevant la paysanne immobile et roide sur le perron comme une image de pierre. Malgré l'audace imprimée sur son front et la résolution brutale que respiraient ses traits accusés fortement, le comte sentit à sa vue l'aiguillon du remords ; mais son trouble ne dura guère. Montéux de ce moment d'émoi, il poussa son cheval jusqu'au perron, en lui enfonçant les éperons dans le ventre, et dit de sa voix la plus rude :

— Comment ! coquin, le diable n'a donc pas voulu de toi, que je te

trouve encore ici ?..

— Dieu, répondit Germaine, en faisant un signe de croix, ne permet pas, sans doute, au diable tout ce qui lui revient.

Sans cela, n'est-ce pas, je ne serais point de retour ?

Fort bien, vieille sorcière, les années, je le vois, ne corrigent pas l'insolence. Mais tu n'as plus affaire ici à ta sottie maîtresse. Du respect, maintenant, ou gare au fouet de mes piqueurs !

Monsieur le comte, dit Germaine, dont les joues avaient rougi à cette menace, il est peu probable que je reste assez longtemps au château pour exciter votre colère !

— Tu n'y es restée que trop d'années, reparti durement le comte ; et à ce propos, je voudrais bien savoir pourquoi tu es venue t'y imposer en mon absence..

— Pour élever et nourrir à la sueur de mon front le baron, votre dernier fils, qui serait mort sans moi de misère et de faim !

— En voici d'une autre, pardieu ! Comment ! ce drôle existe encore ?.....

— Oui, monsieur le comte, grâce au Seigneur et à mes soins !

— Fort obligé, ma foi ! Mais j'en avais fait mon deuil, en conscience, et le croyais depuis longtemps avec notre Père qui est dans les cieux ! Vicomte, cria-t-il en même temps à un jeune gentilhomme richement vêtu qui descendait de cheval d'un air ennuyé et dédaigneux, devine quelle est la surprise qu'on te réserve dans le manoir de nos ancêtres ?..

— Un dîner passable peut-être, répondit le jeune seigneur en étouffant un bâillement.

— Buisson creux, mon cher, buisson creux !

— Serait-ce la tante à héritage ?

— Point du tout ; cherche encore.

— A quoi bon se lasser l'esprit. J'accepte tout avec plaisir d'avance, s'agirait-il, après dîner s'entend, d'une banque de pharaon.

(A CONTINUER.)

N'oubliez pas que le seul vin de Quinine possédant des qualités médicales est celui de Campbell. C'est le seul recommandé par la faculté. En vente chez tous les droguistes et épiciers.

LE CANARD

MONTREAL, 26 OCTOBRE 1878.

TELEGRAPHIE.

(Service spécial du "Canard.")

Par le Cable Transatlantique.

LES PRIX DE L'EXPOSITION.

HONNEURS DECERNES AU "CANADA."

Paris 25 Oct.

Les directeurs de l'Exposition Universelle de 1878, se sont enfin décidés à livrer à la publicité la liste des prix remportés par les exposants. Le correspondant spécial du "Canard" a eu une entrevue avec le secrétaire de la commission et a réussi à obtenir une épreuve des juges du catalogue qui intéressent le Canada le plus particulièrement.

SECTION I.—PRODUITS NATURELS.

CLASSE 5, GROUPE 9.—COUTELLERIE.

1er. prix, médaille d'or à Son Excellence le lieutenant gouverneur de la province de Québec, pour le meilleur échantillon de canifs pour déchiqueter et denteller la constitution d'un pays.

Pas de second prix.

CLASSE 9, GROUPE 8.—ORATEURS.

1er. prix, une médaille en cuir bouilli, à Charles Thibault, pour discours d'élection. Mention honorable, Ernest Desrosiers.

CLASSE 2, GROUPE 2.—ECRIVAINS.

Une médaille de cuivre à Israël Tarte du "Canadien", pour le meilleur échantillon d'articles épileptiques.

2me. prix, une médaille en fer-blanc, au rédacteur du "Journal des Trois-Rivières", pour les meilleurs tartines soporifiques. Mention honorable, "Le Courrier du Canada" et la "Revue Canadienne" pour articles du même genre.

SECTION II.—MANUFACTURES.

CLASSE 3, GROUPE 6.—INSTRUMENTS DE MAGIE.

1er. prix, une médaille en terre cuite, à l'honorable R. Laflamme, pour une boîte à scrutin breveté à fond mobile et à double action, avec buffet à trappe élastique.

Pas de second prix.

SECTION III.—INDUSTRIES.

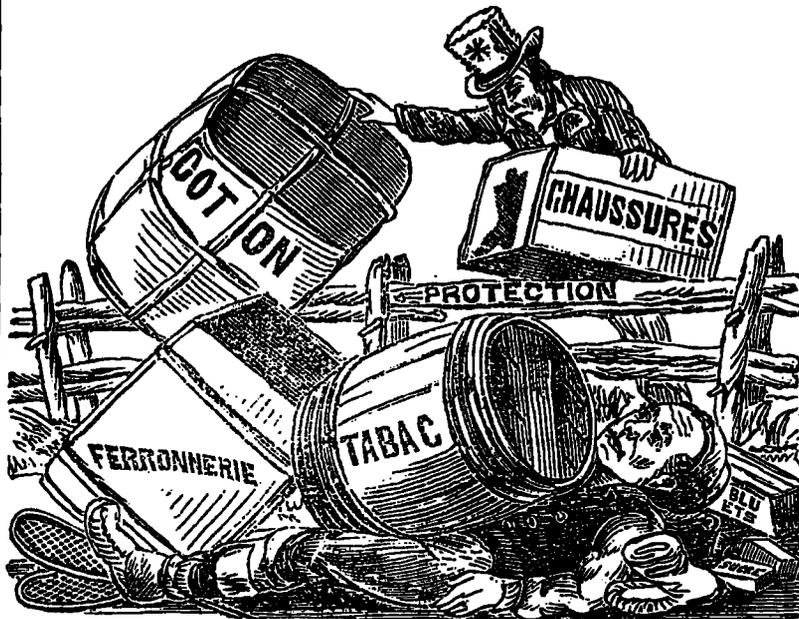
CLASSE 2, GROUPE 3.—FOSSILES.

1er. prix, une médaille en bougragan, à M. Mathieu, le député de Richelieu, pour le meilleur échantillon de parapluies, fossiles, retenant encore la nuance antique du riflard de Sésostris.

SECTION IV.—MACHINES AGRICOLES.

CLASSE 29, GROUPE 33.—PRESSES HYDRAULIQUES.

1er. prix, une médaille en sucre d'érable, à MM. Olivier Lamarche et Téléphore St. Cyr, pour des ma-



LA PROTECTION.

Avant que Jean-Baptiste ait eu le temps de se protéger contre Uncle Sam, il pourrait être victime d'une avalanche dans le genre de celle ci-dessus.

chines à presser le foin au Grand Nord, au Petit Nord et au Nid d'Aigle.

SECTION V.—CONFLECTIONS.

CLASSE 11, GROUPE 6.

1er. prix, une médaille en écorce de bouleau, à Arthur Turcotte, pour le meilleur modèle d'habillments réversibles.

SECTION IV.—ARTS ET SCIENCES.

CLASSE 2, GROUPE 3.—CHEMINS DE FER.

Mention honorable, à M. Joly, pour le meilleur traité sur l'art d'exploiter les chemins de fer avec des baionnettes.

SECTION VII.—(Non classés.)

CLASSE 42, GROUPE 6.—SACRES.

1er. prix, médaille d'or, à Son Honneur le Maire de Montréal. Mention honorable, M. Jos. Bisailon, barbier.

SECTION VIII.—BLAGUES.

CLASSE B, GROUPE 6.—MENSONGES.

1er. prix, une pièce fausse de 50 cents, George H., de Trois-Rivières.

SECTION IX.—MARINE.

CLASSE 42, GROUPE 18.—POTEAU D'AMARRAGE.

6er. prix, une médaille en tôle galvanisée, à l'agent de la compagnie du Richelieu et d'Ontario, à Lavaltrie, pour le meilleur modèle de poteaux changeant de couleur à l'arrivée des vapeurs.

SECTION X.—INSTITUTIONS PHILANTHROPIQUES.

CLASSE 19, GROUPE 2.—HOTELS ET PENSIONS.

1er. prix, une médaille en caoutchouc, à Louis Payette, pour un modèle d'hôtel de première classe. Mention honorable, au même pour le meilleur échantillon de "skelly."

Saluons l'apparition d'un nouvel astre dans notre ciel littéraire.

M. Alfred Derève est devenu le chroniqueur musical de la "Minerve."

Pour donner à nos lecteurs une idée du style du nouvel écrivain, nous extrayons quelques phrases de sa dernière production littéraire. Dans le premier paragraphe nous lisons :

Notre sévérité doit certainement être attribuée aux éloges décernés à foison à l'avance, qui n'ont pas été reconnus mérités par un public intelligent et connaisseur. On ne peut pas opiner du bonnet et mordre à l'hameçon, avec autant de facilité. Il est bon d'avoir de l'enthousiasme, mais que pour des choses qui le méritent.

N'est-ce pas joliment tourné ?

Dans le paragraphe suivant nous cueillons une perle qui figurerait bien dans l'écrin de Calino :

Etre toujours convaincu de tout ce que l'on dit et écrit, est une très grande marque de franchise d'intelligence, de jugement et d'honnêteté.

Jamais le "Canard" ne croira ça ! M. Desève nous dit ça pour nous blaguer,

Et plus loin :

A ce point de vue là, les américains ont une mauvaise réputation à l'étranger, et il me semble que Montréal devrait désirer faire abnégation complète d'une telle popularité que les gens sérieux reconnaissent pour des notes musicales.

Oh la !

Continuons de citer :

La Rhapsodie Hongroise de Liszt, son maître, a été interprétée par elle parfaitement bien : la grâce, la netteté, une variété de sonorité exquise, un sentiment parfait, fin et délicat que les doigts de la femme seuls savent découvrir.

Et maintenant terminons par le bouquet :

On regarde toujours de très loin le talent que l'on peut avoir, car la certitude de la vérité dans laquelle nous plonge constamment cette liberté d'action que Dieu nous a donnée, nous fait douter et nous rend même souvent incroyables aux choses matérielles et à tout ce qui peut exister aussi bien chez soi que chez les au-

tres. De là la source de la modestie qui doit apparaître dans toute sa splendeur, qui devrait être constamment le principal ornement du génie et qui, par ce moyen, s'éleverait beaucoup plus facilement vers Celui qui le lui a donné.

Tirez-vous de là si vous êtes capables.

Nous ne contesterons point à M. Desève un talent extraordinaire pour la musique, mais nous permettrons de lui dire qu'il doit renoncer à la gloire littéraire. Encore quelques productions du genre de celle qui a paru dans la "Minerve" de vendredi dernier et les lecteurs de M. Desève iront se faire interner à l'asile de la Longue Pointe.

Que le chroniqueur musical se rappelle le mot d'Apelle. "Ne sutor ultra crepidam."

ADIEUX DE POLYCARPE BARBANCHU.

Par ces présentes Polycarpe Barbanchu adresse ses adieux aux lecteurs du "Canard", par raison de dissentiment politique avec ce dernier. Barbanchu ne peut souffrir que le "Canard" dise du mal de l'honorable M. Langevin, son ami personnel ; il a déjà averti le "Canard" à maintes reprises, mais sans effet : il se croit donc obligé par un sentiment, de bienséance, de ne plus rien écrire pour son ami le "Canard."

Polycarpe Barbanchu ne secouera plus les grelots de Momus ; il doit rendre ses soins à Melpomène, une muse plus sévère.

L'écrivain caché sous le nom de guerre Polycarpe Barbanchu et qui a publié sous d'autres noms plusieurs articles de critique littéraire, regrette de se séparer du "Canard", mais il regarde cette décision comme absolument nécessaire.

POLYCARPE BARBANCHU.

NOTE EDIT.—Mon cher Barbanchu, le "Canard" est bien marri de ne pouvoir partager vos opinions sur l'honorable M. Langevin. Nous appartenons à la classe des intransigeants en politique.

Nous ne pouvons dévier d'un iota de notre programme d'indépendance. Nous ne sommes pas fou du nouveau maître-général des postes, et ce pour cause. Du reste ce monsieur est un excellent sujet pour nos caricatures et nous trahirions les intérêts de notre feuille si pour des considérations d'amitié personnelle nous consentions à mettre un homme public à l'abri de nos coups de bec. Que voulez-vous, le journalisme est un "sacerdoce !!!"

TRIBULATION D'UN FIANCÉ

Le jeune premier d'une troupe d'amateurs qui fait en ce moment les délices de la société Newarkaise vient d'être le héros d'une petite mésaventure qui pouvait finir d'une façon tragique, mais dont le dénouement heureux rappelle les joyeux éusetés de l'ancien vaudeville français.

Samuel Simpson, c'est le nom du jeune premier, est employé dans

une maison de fournitures maritimes.

Samedi dernier, on l'envoie à bord du Santiago de Cuba qui est en ce moment retenu à la Quarantaine comme venant d'un pays où règne la fièvre jaune.

Samuel Simpson sauta dans un remorqueur et se fait conduire à bord du Santiago de Cuba où les officiers le choient de leur mieux à la façon des marins c'est à dire le verre à la main. Tandis que nos gens festoient de la sorte et sablaient joyeusement le champagne, un officier de la Quarantaine entre et annonce l'arrivée du terrible docteur Vanderpoel directeur de la Quarantaine. S. Simpson pâlit à ce nom. Trouvé sur un navire en quarantaine, il est de bonne prise pour la faculté qui va le retenir prisonnier.

Cette perspective de demeurer 10 jours à bord semble d'autant moins réjouissante pour Samuel, qui lundi prochain doit épouser celle qui l'aime et, suivant la vieille formule devenir le plus heureux des hommes.

L'imagination du pauvre amoureux lui représente déjà la noce reculée, le futur beau-père lui répétant d'une voix terrible le mot de Dailly dans le "Chapeau de paille d'Italie;" "Tout est rompu mon gendre." Il voit la belle mère implacable la fiancée évanouie, le mariage manqué.

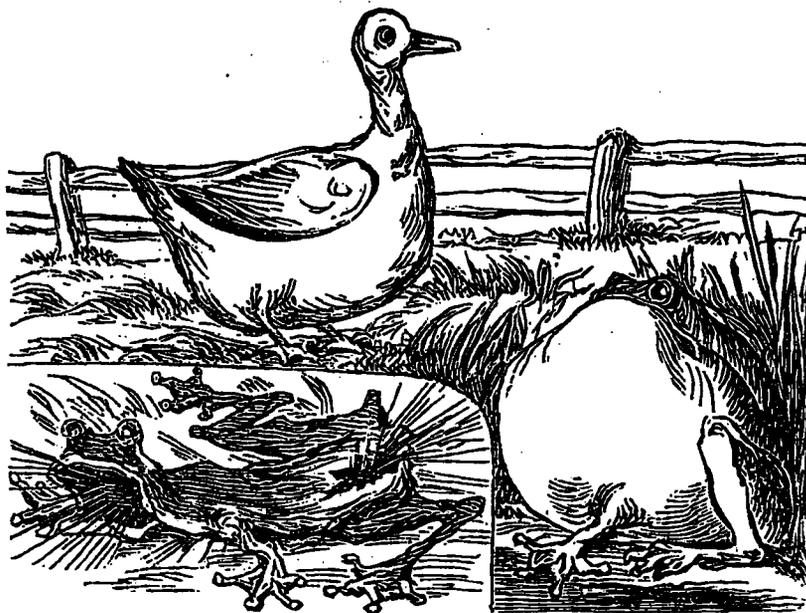
A cette pensée, il n'y tint plus. "Cachez-moi, messieurs, s'écrie-t-il, cachez-moi aux regards terribles du docteur!" Le cacher, on le veut bien, mais où? Pas de coin où l'œil inquisiteur du docteur ne furette à la découverte de quelque chose qui ne soit pas "all right." Enfin le machiniste, touché de compassion, lui offre un abri dans la chaudière qui vient justement d'être nettoyée et dont la porte est grande ouverte.

Le choix des moyens n'était pas possible. Samuel s'élança dans ce singulier abri, et l'on renferma la porte sur lui. Il était temps! Le docteur Vanpoel arrivait sur le pont à ce moment même.

Son inspection faite, il allait partir. L'officier de la quarantaine, qui a rencontré Samuel, retint le docteur. "Il y a ici un étranger! Où est-il? on cherche l'étranger Personne. On cherche encore. Enfin, de guerre las, le docteur s'en va.

On court à la délivrance du pauvre Samuel. Cinq minutes de plus il n'était plus temps. Le chauffeur qui n'était pas dans la confiance de la présence insolite d'un être humain dans la chaudière, venait d'allumer les fournaux. L'eau était déjà à 1000, degrés et Samuel allait périr étouffé quand on est venu à son secours...

C'est égal, lorsque Miss Goldwell s'agenouillait devant le minitre de Grace Church à Newark et jurait d'être l'épouse fidèle de Samuel Simpson elle ne se doutait pas sans doute que son mari avait failli subir et sort réservé aux hommes pour acheter le bonheur d'un époux.



CE PAUVRE GRAPAUD.

D'un côté nous le voyons se grossissant pour atteindre les proportions du "Canard", de l'autre nous voyons ce qui lui est arrivé.

UNE VILLE NOMADE.

Il y avait une fois dans l'Etat du Kansas une ville nommée Baxter Springs. Cette ville n'existe plus; comme Thèbes aux Cent Portes; comme Pompéi; comme Hippone; comme Carthage et comme tant d'autres villes mortes, la place où elle s'élevait autrefois est rendue aux herbes et aux végétations primitives: les bêtes sauvages y élèvent leurs petits; le hibou y chante la nuit sa litanie sinistre; l'homme a disparu. Mais à la différence des villes historiques Baxter Springs n'a pas laissé de ruines. Elle ne s'est écroulée ni par la guerre, ni par quelque cataclysme; elle n'est pas anéantie; elle a simplement déménagée.

Baxter Spring avait été fondée comme toutes les villes de l'immense Amérique, par quelques settlers qui y avaient bâti leurs huttes avec des piquets de bois coupés à même la forêt et avec des peaux de bœuf abattus dans la prairie; puis d'autres étaient venus, voyant des abris humains planter leur "hog-houses" à côté; un "store" une école, un conseil d'aldermen, une charte et voilà une colonie, un village sur le sol et un "township", une municipalité sur le papier.

Une fois établie suivant les lois de l'état, la municipalité, la ville, car la croissance avait été rapide, ne voulut pas rester en arrière des saines idées d'économie politique. Elle fit un emprunt: elle émit des titres, et se trouva à la hauteur des cités les plus prospères. Malheureusement ces titres portaient intérêt; il paraît qu'on avait pas prévu cela. Quand les coupons arrivèrent à échéance il n'y avait pas d'argent pour les payer; si bien que les porteurs d'obligations firent un procès, et la cour de district des Etats-Unis décida que les habitants étaient responsables au prorata de leurs biens avec ordre d'exécution par le shérif.

Généralement quand une ville,

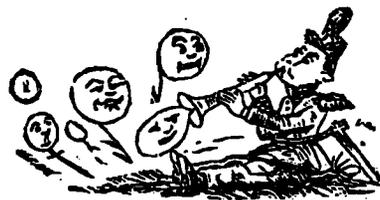
une municipalité fait un emprunt, il est frappé un impôt pour le couvrir. Mais les citoyens de Baxter Springs ne l'entendaient pas ainsi. Ils jetèrent de hauts cris à la décision de la justice, et jurèrent leurs grands dieux qu'ils ne paieraient pas un sou, principal ou intérêts. Ils ont chargé sur des charriots tout ce qu'ils avaient d'objets mobiliers, effets et marchandises, et les ont emmenés hors des limites de la ville; puis ils ont choisi un emplacement de quatre vingt acres à côté, et y ont transporté, roulé, remorqué leurs maisons de toutes espèces ou démontées; en sorte que quand le shérif du comté est arrivé, la place était évacuée. Baxter Springs n'était plus dans Baxter Springs et l'officier ministériel n'a eu qu'à faire un procès-verbal de "non est" constatant qu'il n'avait rien trouvé à saisir tout comme s'il avait instrumenté contre un débiteur vulgaire qui lui aurait mis un greenback de dix dollars dans la main.

Maintenant la situation légale de la ville nomade est singulière. Il y a la ville "de jure" et la ville "de facto."

La première est la propriété des créanciers, et la seconde la propriété des débiteurs, et le site de celui-ci peut acquérir une valeur considérable tandis que celle là est vouée à la désolation éternelle car quiconque tenterait de s'y établir, deviendrait la proie des créanciers. D'un autre côté, la nouvelle Baxter Springs peut se trouver dans l'embarras si elle a besoin d'argent, car elle se fait une mauvaise réputation et elle ne trouvera pas un capitaliste qui consente à prendre hypothèque sur une cité vagabonde. Le précédent est fâcheux d'ailleurs et les villes emprunteuses auront de la peine à placer leurs obligations.

Qu'il prenne fantaisie aux autres cités du Kansas ou d'ailleurs, dans les Etats jeunes, de se faire touristes le jour où elles gémiront par trop sous le poids des impôts, et les

"bond holders" se trouveront dans une bien triste position. Quoi qu'il en soit, l'Amérique peut se vanter de donner au monde des spectacles inconnus, et il faut venir dans ce pays des merveilles, pour voir des villes déménager à la cloche de bois comme un étudiant et disparaître dans les nuages ni plus ni moins qu'un décor d'opéra.



COUACS.

Un grand nombre de personnes nous demandent les premiers numéros de la première année du "Canard." Nous leur dirons que depuis longtemps nous n'en avons plus, et que nous sommes obligés d'en demander pour nous-mêmes aux personnes qui n'en conservent pas la file.

On nous communique ce qui cuit:

Montréal, 25 Oct.

Au secrétaire de la Cour de Rome.

Je viens d'être élu pour la deuxième fois président de l'Union Catholique à Montréal. Ne pourriez-vous pas m'envoyer un titre quelconque pour les grands services que je rends à la religion dans le Canada?

(Signé), DE BONNEPART.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons que notre savant ami a reçu de Rome le titre de "Sous-pape" de l'Amérique Britannique du Nord.

Le "Canard" est entré l'autre jour dans l'établissement de M. Charles Meunier, coin des rues St. Dominique et Vitré. C'est une véritable arche de Noë. On y trouve des provisions de toutes sortes, épiceries, boucheries, légumes pour nourrir des millions pendant 40 jours et 40 nuits. Tout y est de premier choix et les prix sont des plus populaires. Il suffit de faire une visite à ce magasin pour s'en convaincre.

M. C. Robert, No. 60, rue St. Laurent, a résolu de fondre son fonds de chapellerie et de pelleteries à des prix réduits. Il se charge de la réparation des fourrures et il les prépare lui-même. Son ouvrage est toujours garanti de première classe. C'est à l'enseigne du Chapeau Rouge, No. 60, rue St. Laurent.

Le "Canard" en flânant a vu au coin des rues Dorchester et Beau-dry, une affiche "Pain de Trudeau, à vendre à 12 cts." Etrange, s'est-il dit, et il est allé demander à M. A. C. Trudeau, le prix de son pain. Celui-ci a dit que son pain se vendait 16 cents et que ce ne pouvait pas être le sien que l'on vendait à ce prix. Il est trop bon pour ça.

